

Henri-Marie Dubreuil de Pontbriand

Fils de Yves Dubreuil, comte de Pontbriand, capitaine des gardes-côtes de Saint-Malo et de Sylvie Marot de la Garaye, Henri-Marie Dubreuil de Pontbriand est né à Vannes en janvier 1708. Il passa son enfance à Pleurtuit (Ille-et-Vilaine) où se trouvait le château de Pontbriand. Il était le plus jeune d'une famille de 9 enfants. Sa mère est la sœur de Claude de Garaye marié à Marguerite et connus tous deux en Bretagne sous le nom « d'époux charitables » ou de « chirurgiens humanitaires » pour avoir soigné les pauvres et créé un hôpital dans leur région.

Henri-Marie fit ses humanités au collège des Jésuites de La Flèche et poursuivit ses études de théologie et de philosophie à Paris, au Séminaire de Saint-Sulpice. Il passa dix ans dans la capitale où il obtint le grade de docteur en Sorbonne. Rentré en Bretagne, il devint grand vicaire de l'évêque de Saint-Malo.

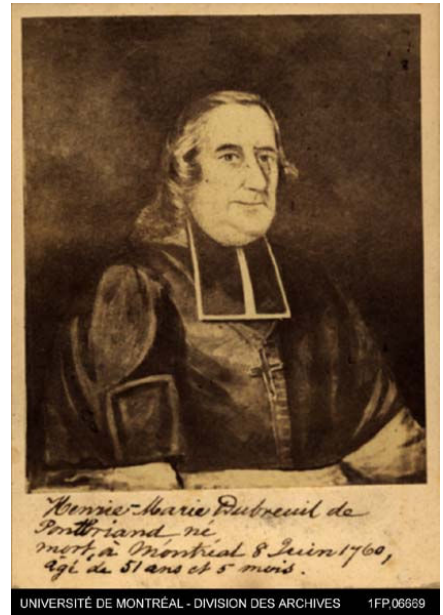
Château de Pontbriand



C'est le poste qu'il occupait quand en 1740, sur la suggestion conjointe du supérieur général de Saint-Sulpice et de son oncle maternel le comte de la Garaye, il fut nommé évêque de Québec. Le Pape Benoît XIV lui accorda les bulles le 6 mars 1741. Il fut consacré le 7 avril suivant et prêta serment de fidélité au Roi dix jours plus tard.

Ne connaissant pas son nouveau diocèse, il se renseigna assidûment à Paris auprès de l'abbé de Lisle-Dieu. Quelques mois plus tard, il s'embarqua sur le navire *Le Rubis* et débarqua à Québec le 30 août 1741 pour prendre possession de son siège dès le lendemain. Dans son premier mandement il déclara « être disposé à sacrifier repos, santé, vie même pour la sanctification des âmes ».

Dès son arrivée, il pourvut les postes vides au Chapitre. Il fit de Allenou Delavillangevin son grand vicaire pour Québec et de Louis Normant du Faradon son grand vicaire pour Montréal. Il choisit comme collaborateurs ses deux compatriotes : l'abbé Briand qui deviendra son successeur et l'abbé Maillard. Bientôt, il réclama des curés inamovibles dans les paroisses. De 1741 à 1744, il visita son diocèse se rendant dans les Missions, les paroisses et les communautés religieuses. Lors de la disette de 1743, il se fit « le père nourricier » des religieuses et des pauvres tout en surveillant la morale des nouveaux



immigrants qu'il trouvait souvent insuffisante. Il s'établit temporairement au Séminaire, le palais épiscopal se trouvant en fort mauvais état. Grâce à des subventions royales, la maison de l'évêque est réparée en 1743, excepté la chapelle et la sacristie. Il parvint aussi à assurer la réfection de la cathédrale de Québec très abîmée.

La deuxième visite de son diocèse eut lieu de 1749 à 1752. Dans le même temps, il s'opposa au séminaire au sujet de la nomination de Jean-Félix Récher comme curé de la cathédrale de Québec et prit part à la reconstruction du couvent des Ursulines incendié en 1752, puis de l'Hôtel-Dieu de Québec lui aussi la proie des flammes en 1755.

Au cours de ses déplacements le prélat érigea également des nouvelles paroisses et organisa des retraites spirituelles pour le clergé et les laïcs. Il assouplit les règles strictes du jeûne et de l'abstinence, réduisit de 19 le nombre de jours fériés tout en insistant inlassablement sur l'esprit de sacrifice et de pénitence.

Vers la même époque, il donna son approbation à l'Institut de la mère d'Youville. Il faut souligner qu'en plus de 9 000 livres qu'il touchait à titre d'évêque, le cardinal Fleury lui fit accorder 3 000 livres sur les économats. Mais, bientôt, il fut considéré comme un évêque pauvre à cause des besoins de la colonie et de sa grande générosité. En outre, l'immense étendue de son diocèse qui dépassait les frontières du Canada, l'obligea à gouverner par l'intermédiaire de vicaires généraux même s'il s'intéressa aux missions les plus éloignées. Pour servir d'intermédiaire avec la France, il nomma l'abbé de L'Isle-Dieu pour le représenter auprès du Conseil de Marine et veiller aux intérêts de l'Église de Québec.

La cathédrale Notre-Dame de Québec



Brigitte Ostiguy

Bientôt la guerre de Sept Ans vint bouleverser la colonie. Les événements militaires se précipitèrent et, à chaque succès, il publia un mandement. Lorsque la conjoncture devint de plus en plus favorable aux Anglais, son premier souci fut la conservation de son Église.

C'est dans ce sens qu'il faut interpréter ses circulaires et mandements ainsi que sa correspondance avec le général anglais Murray. En 1758, malade, il écrivit «si messieurs (les Anglais) veulent me laisser au milieu du troupeau je resterai, s'ils m'obligent à quitter, il faudra bien céder à la force ».

En juin 1759, il émit une circulaire à l'intention des curés des paroisses dont l'ennemi pourrait se rendre maître : le curé ne devra point être armé, devra prier l'ennemi d'épargner le sang et les églises et fera preuve de la plus grande prudence. Lui-même est prêt à se soumettre à l'autorité anglaise. Il correspondit avec Murray « si ma santé me le permettait, j'aurais l'honneur d'aller vous assurer de mes très humbles respects ».

À partir du 1^{er} juillet 1759, pendant le siège de Québec, il se retira à Charlesbourg. Après la signature de la capitulation de Québec le 17 septembre, il s'exila à Montréal où il bénéficia de l'hospitalité du séminaire. Il y proclama des mandements où il souligna le fait que la situation de la colonie n'était qu'une conséquence du péché présent au Canada ou, autrement dit, des désordres, des injustices, de l'ivrognerie et du manque de pratiques religieuses. Son mandement du 28 octobre 1759 requit des prières publiques pour le général

Montcalm, pour les officiers et pour le retour à la paix. Dans une lettre au Conseil de la Marine du 9 novembre 1759, il défendit la réputation du gouverneur Vaudreuil et dans sa célèbre « description imparfaite du Canada », il exposa la misère des habitants du pays.

Le 19 mai 1760, il adressa aux chanoines ses dernières recommandations : il leur demandait de se réunir après sa mort pour pourvoir à la vacance du siège et éviter ainsi la multiplication des charges au sein du Chapitre.

Après avoir reçu les derniers sacrements des mains du supérieur de Saint-Sulpice, son ami Étienne Montgolfier, il décéda le 8 juin 1760. Ses dernières paroles furent « Vous direz aux pauvres (...) que je meurs plus pauvre qu'eux ».

On précipita les funérailles car la disette des aromates ne permit pas de faire embaumer le corps. Un service funèbre eut lieu le 25 du même mois dans l'église Notre-Dame de Montréal. C'est à cette occasion que son oraison funèbre fut prononcée par l'abbé Jollivet prêtre de Saint-Sulpice. Le Journal de l'abbé Récher nous apprend qu'un autre service a eu lieu à l'Hôtel-Dieu de Québec le 15 juillet.

Dans une lettre du 13 septembre 1760, l'abbé Montgolfier annonce au comte de Nevet, frère de Henri-Marie Dubreuil, la mort de ce dernier et la victoire anglaise au Canada consacrée par la signature de la capitulation de Montréal quelques jours auparavant.